

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre II : *La saison.*

La saison mondaine avait été brillante, bien que les débuts en eussent été assombris par le deuil de la comtesse de Flandre, mère du Roi. Les deux « *salons bleus* » qui commencent la saison au palais de Bruxelles avaient eu lieu, ainsi que le *garden-party*, qui la termine, au château de Laeken. Cette année, qui devait être si tragique dans l'histoire de la Belgique et de l'Humanité, fut marquée par des événements mondains d'intérêt inusité : mission spéciale de la nouvelle République chinoise ; visite du roi et de la reine de Danemark ; un peu plus tard dans cet été fatal, visite du lord-maire de Londres, qui, portant sa chaîne d'or et sa robe de gala, traversa la ville de la gare du Nord au palais, dans son carrosse antique, avec ses piqueurs et la pompe civique de la vieille cité de Londres. Ces événements avaient eu des répercussions sur le quartier Léopold, qui, peut-être, n'avait jamais été aussi brillant. Ce quartier date du régime de Léopold I^{er} et ses blocs de maisons se prolongent aujourd'hui vers l'est jusqu'au parc du Cinquenaire, tant l'aristocratie a fleuri. Un peu triste, avec ses monotones façades grises ou

blanches qui boudent sous la pluie fréquente ; les maisons semblent toujours closes et les persiennes sont baissées comme si les propriétaires étaient absents – peut-être parce qu'ils ne sont pas là pour tout le monde. Mais dès qu'une des grandes portes s'ouvre avec un bruit de chaînes, devant un valet de pied impassible, l'on attribue l'aspect extérieur à la réserve qui caractérise toute chose à l'intérieur et emplit jusqu'à l'atmosphère.

Par ces grandes portes autrefois les attelages roulaient comme aujourd'hui les autos, du moins comme ils roulaient avant l'arrivée des Allemands et à l'autre bout de l'entrée cochère, qui perce la maison comme un tunnel, on a une échappée riante sur ces jolis jardins où se passe à Bruxelles une partie de la vie intime.

Les portes intérieures de ces vieux hôtels donnent une impression de réclusion et d'intimité qui rehausse l'hospitalité, une fois qu'on y est admis ; ces portes donnent sur des vestibules d'où un large escalier monte vers les salons aux plafonds élevés, aux rideaux lourds, prenant vue sur la rue ; l'espion qui signale un visiteur avant son entrée, vous évite ces gâteurs de journées qu'on trouve en tous pays. La vieille maison qui formait le coin des rues Belliard et de Trèves, la Légation d'Amérique, suffisante en temps de paix, n'était guère faite pour les temps extraordinaires qui nous guettaient. Rien

n'annonçait la tragédie dans le printemps clair et précoce de cette année fatale. Tout cela nous paraît aujourd'hui le rêve d'un pays de jeunesse, d'un temps où l'Humanité était jeune et le monde, différent. Qu'ils sont loin ces dîners aux ministères, chez M. Davignon, par exemple, où une dame américaine dont le mari venait d'être rappelé, regardant la longue table brillante de linge, de fleurs, de vaisselle, d'uniformes, de toilettes, de pierreries, me disait en soupirant :

- *Je hais l'idée de quitter tout cela !*

Nous ne savions pas que nous devrions tous quitter cela ; que le maître de la maison, l'un des premiers, irait en exil, pendant que les Allemands pilleraient sa cave et feraient bombance dans cette même salle à manger, et qu'il partirait ensuite pour l'exil définitif.

Nous disons « *cela semble un rêve* », pour exprimer l'irréalité de certaines choses réelles; ce qui nous fait parler ainsi, c'est, entre autres, l'idée que des choses humaines aussi gaies, légères et sans conséquences, que celles de ce temps-là ne se reverront plus en ce monde, maintenant que nous avons connu la longue nuit et la terrible réalité de ses cauchemars. Le monde où nous avons coutume de vivre est si changé aujourd'hui qu'il semble ne pouvoir jamais redevenir ce qu'il fut. Et pourtant, combien de scènes renaissent, vivaces, dans ma mémoire ! Un soir, chez Lambert, la baronne,

dans sa beauté hautaine, circule parmi ses invités, des émeraudes scintillant dans ses cheveux ; Madame Guinotte entre avec ses deux jolies filles ; toutes trois en blanc, on les prendrait pour trois soeurs ; un joli tableau, et le comte John d'Oultremont les salue de son air délibéré.

Je revois l'élégante cohue des salons du prince Charles de Ligne, avenue des Arts, dans ces soirées qui commençaient à 11 heures ; le vieux prince conduit ma femme à la salle à manger ; le jeune et beau prince Georges de Ligne parle à la jolie comtesse B... Hélas ! le vieux prince Charles est mort, la baronne Lambert est morte, le comte John d'Oultremont est mort après son emprisonnement en Allemagne ; on l'appelait le beau d'Oultremont dans sa jeunesse, quand il était officier des guides ; et le jeune prince Georges a été tué à Winghe-Saint-Georges, et les grands salons rouges de l'avenue des Arts sont clos et assombris pour longtemps.

Puis il y eut cet après-midi chez Wittouck. Debussy jouait, avec sa curieuse façon de frapper de l'ongle la caisse du piano. Et pendant qu'il jouait, une actrice de la Comédie-Française, une diseuse, debout, récitait d'une voix douce comme la pluie qui tombe.

Je revois le marquis de Villalobar, à côté du prince Napoléon près des grands palmiers de la

fontaine, dans la serre du prince Ernest, de Ligne, rue Montoyer, observant le monde qu'il évalue si bien, selon diverses mesures. La princesse Clémentine est présente ; les dames, devant elle, s'effondrent en révérences ; des messieurs décorés lui baisent la main.

Puis, c'est le bal au Palais, les danseurs sous les lustres brillants, les bijoux, l'éclat de blanches épaules, les galons d'or, les pantalons cerise des officiers des guides ; les vieux généraux aux poitrines chamarrées de décorations ; et soudain le Roi, en habit noir, le bras dans une écharpe de soie noire, à cause d'une chute de cheval faite l'autre jour dans la forêt de Soignes.

Il y avait l'opéra, chaque soir au théâtre de la Monnaie ; tous les vieux opéras et le **Nibelungenring**, chanté par la troupe de Dresde, avec une conscience allemande, sans coupures, bien que Wagner demande le crayon bleu. Pendant l'entr'acte, on dînait au restaurant de la Monnaie, et un cor sonnait le motif de Siegfried pour annoncer le rideau. Nous eûmes **Parsifal** en français, une vingtaine de fois, **Electra**, **Salomé** avec Strauss à l'orchestre et le public, debout, lançant des bravos enthousiastes. Il y avait aussi le théâtre: chaque semaine à peu près, des acteurs de la Comédie-Française venaient au Parc. Kraus, au printemps, joua **Servir**, pièce dont le terrible

dénouement allait se reproduire bientôt, à une échelle gigantesque, sur le théâtre de l'Europe.

En vérité, l'on put se croire au théâtre pendant tous les événements qui rendirent cette saison mémorable. Non que cela fût théâtral, mais cela formait une série de tableaux que nous ne connaissons, dans notre monde d'occident, que par le théâtre. Par exemple, ce dîner de la Légation chinoise aux jardins illuminés de couleurs orientales, où tous les ministres belges portaient les décorations célestes distribuées généreusement par l'ambassadeur spécial de la nouvelle République.

Puis, le *garden-party* de la Reine au palais d'été de Laeken, dans les vastes serres aux verdure amoncelées, aux superbes palmiers, à la lourde odeur de fleurs étranges.

Ce *garden-party* marque d'ordinaire la fin de la saison officielle. Il a lieu en mai, quand les fleurs, au dehors et dans les jardins royaux, sont dans tout leur éclat. Et comme on peut toujours craindre la pluie en Belgique, la fête, avec sa réception du corps diplomatique, se fait dans les serres.

Cette année, il y eut, après le *garden-party*, une autre solennité, la visite du roi et de la reine de Danemark. On n'avait plus vu de pareilles festivités à Bruxelles depuis la visite de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne. Cela commença par la réception du corps

diplomatique, au Palais, par le roi Christian ; sa taille élancée, l'uniforme écarlate, lui donnaient l'air d'un officier des *Life Guards*. Il y eut Concours hippique, revue de l'armée belge avec pavillon pour les deux reines et tribune pour le corps diplomatique, au rond-point de l'avenue de Tervueren. Dans la chaleur du jour et les nuages de poussière que soulevait l'infanterie en marche, les braves chiens belges traînèrent leurs mitrailleuses, les canons passèrent avec bruit, les guides et les lanciers défilèrent devant les deux rois se tenant côte à côte, chacun sur son grand cheval, devant leur état-major. Les musiques militaires jouèrent, les trompettes sonnèrent, les tambours battirent ; tout Bruxelles alla voir et applaudit. Il y eut la réception par la municipalité à l'Hôtel de Ville. Nous voici réunis dans la salle gothique tendue de vieilles tapisseries, sous les drapeaux espagnols suspendus à ce plafond de chêne depuis le temps de la domination. Le bourgmestre Max, svelte, pâle, aux yeux saillants, la barbe blonde en pointe, les moustaches en croc, portant l'uniforme et l'écharpe de bourgmestre, prononce, dans son style châtié, un discours de bienvenue auquel le roi de Danemark répond. Voici un quatuor d'instruments, Croiza pour le chant et deux premières danseuses de la Monnaie. Le divertissement fini, la foule se dirige par les couloirs jusqu'au magnifique salon

du bourgmestre où le Roi et la Reine signent le livre d'or, et nous nous rendons sur le balcon pour voir le départ du groupe royal.

Sous nos yeux s'étend la plus belle des grand'places ; en face, la maison du Roi, avec sa façade dorée ; tout alentour, les maisons des anciennes guildes et, au-dessus de nous, ce délicieux clocher où le saint Michel doré triomphe du dragon qu'il vient d'abattre. De notre étroit balcon de pierre nous contemplons la scène. Les souvenirs historiques nous envahissent. Là se firent les tournois des chevaliers de la Toison d'Or, les anciennes fêtes des communiers ; là, les farouches corporations vidèrent leurs querelles, les gueux s'assemblèrent, Egmont et Horne furent décapités. Charles-Quint en pompe a chevauché par cette place, le duc d'Albe a foulé ces pierres ; ici les boulets de Villeroi commirent leurs dégâts. Tout était comme aujourd'hui, ces quatre façades dorées, le superbe clocher qui s'élançait, le jour où un homme, débouchant du Marché-aux-Herbes, raconta, sur la place, la découverte de l'Amérique et fut accueilli, sans doute, par l'incrédulité. Les siècles ont passé sans altérer la beauté des lieux et, comme nous regardions, le monde moderne semblait s'évanouir. De la portière en dessous de nous, quatre hérauts s'avançaient gravement sur des chevaux caparaçonnés ; parvenus au milieu de

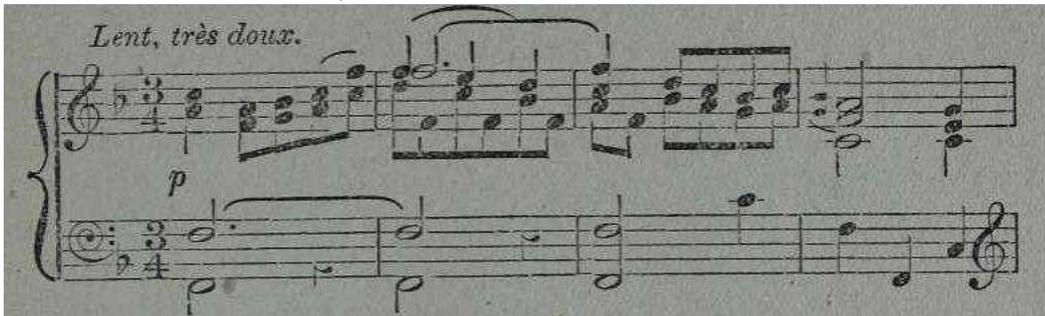
la place, ils approchèrent de leurs lèvres de longues trompettes, les élevèrent en angle gracieux, sonnèrent une longue fanfare et, tournant, sonnèrent aux quatre coins de la place. Alors, sous la portière, s'ébranlèrent les carrosses de gala, avec leurs cochers en livrée écarlate et perruque poudrée. Et tandis que les hérauts sonnaient toujours, lentement ils firent le tour de la place, sous le ciel nacré d'un doux soir de printemps. Les délégués des corporations, foule noire tout autour de la place, levèrent haut leurs bannières de soie. de cramoisi et d'or en criant : « *Vivent les Rois !* » Lentement les carrosses passèrent et, virant vers l'étroite rue au Beurre, disparurent comme le cortège de Cendrillon. Un dernier rayon caressa les façades dorées et s'évanouit dans le ciel nacré, au-dessus de la maison des Brasseurs.

En bas, dans la cour de l'Hôtel de Ville, un vacarme nous fit tressaillir : les chauffeurs mettant leurs moteurs en marche ; nous rentrâmes dans la vie moderne, dans le XX^{ème}, et allâmes dîner.

Rappelons un dernier épisode, une soirée au théâtre du palais de Laeken. En ce théâtre minuscule, de deux cents places peut-être, Talma joua jadis, un soir que Napoléon, pour se reposer de ses labeurs impériaux, commanda une représentation en l'honneur de Marie-

Louise. Le théâtre ne s'était ouvert que rarement depuis lors. La Reine le fit restaurer pour cette occasion et, avec son goût exquis, organisa le spectacle. Le roi et la reine de Danemark, le roi et la reine des Belges, les trois enfants royaux, serrés contre leur mère et s'agitant d'un air gêné, occupaient la loge royale. Un duc et une duchesse anglais, les ministres et les dames du corps diplomatique emplissaient le petit cercle des loges ; dans les fauteuils, les membres de la maison du Roi et de la Reine. Hedy chanta, Ysaye joua, puis, sous sa direction, l'on représenta le second acte d'**Orphée**. La scène ouvrait sur les serres dont les ombres de pourpre en la tiède nuit d'été formaient un paysage élyséen que nul directeur de théâtre n'eût pu inventer ; dans ce décor, devant cet auditoire, dans ce théâtre en miniature, la troupe de la Monnaie interpréta la musique idéale de Gluck. Le ballet de la Monnaie était là aussi et une phrase musicale de la danse classique, doucement solennelle, me rappellera toujours cette chaude nuit, ces ombres dansantes et drapées de gaze, auxquelles on ne put jamais arracher Eurydice. Chaque fois que ce motif des Champs Élysées me revient en mémoire, il m'apparaît comme la synthèse de toutes les choses belles, douces et fugitives, et comme l'expression de la personnalité féminine si

aimable et si gracieuse qui l'avait choisi pour l'offrir à ses hôtes, ce soir-là :



Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. » Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *La saison* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre II (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 4-10. D'après Brand Whitlock (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 2 (« *The season* »), volume 1, pages 3-11, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%202.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans ***A journal from our Legation in Belgium*** ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

Il faut notamment lire de **Roberto J. Payró** :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20MENACES%20AMENAZAS%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20AMENAZAS.pdf> (version originelle espagnole)

<http://www.idesetautres.be/upload/19140723%20PAYRO%20DREINGEN%20AMENAZAS%20NL.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf



The Marquis de Villalobar, Spanish Minister at Brussels

Photo du Marquis de Villalobar extraite de : Hugh Simons GIBSON, *A journal from our Legation in Belgium* (12/8/1914).